TEMPERATURE

Du 9 octobre 1902.

Thermomètre de Reed L. Chauvin, Opticien, No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	64	18
Midi.....	168	30
3 P. M.....	78	25
6 P. M.....	78	25

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 9 octobre—Instructions pour la Louisiane—orage — partiellement couvert vendredi avec ondées dans la partie sud est; vents frais de l'est à nord-est.

LA PERSISTANCE
DANS LA
Résistance à la loi.

Il se passe de bien tristes choses en ce moment à la Nouvelle-Orléans, des scènes dont nous voudrions détourner nos regards et, grâce au ciel, n'y étaient pas accoutumés jusqu'ici. La meilleure preuve que nous en puissions donner, c'est que quand elles ont commencé, nos autorités n'étaient nullement préparées à y faire face—nous le disons hautement, à l'honneur de notre population.

Sans doute, il y a eu ici, dans le passé, comme partout ailleurs, des malentendus, des luttes momentanées; mais le premier mouvement de colère passé le calme revenait dans les esprits. Il s'opérait un rapprochement entre les deux parties adverses et l'on finissait par s'entendre à l'amiable, sans être obligé d'avoir recours, de part ou d'autre, à la force armée. Lors même que l'on était obligé de mettre le sabre au clair, la lutte ne s'engageait jamais à fond. D'elle-même l'arme tombait des mains des combattants honteux de cet oubli, si rapide qu'il fut été, de leurs devoirs de citoyens.

Il n'en est plus de même, à l'heure qu'il est. Il y a persistance dans la révolte, persistance dans la résistance à la loi, et tout cela se fait froidement, avec la détermination bien évidente de ne pas céder, que l'on ait tort ou raison. Cette persistance, nous la concevrions, si l'autorité avait commis quelque imprudence, quelque excès. Mais rien de pareil. Elle s'est montrée d'une patience, d'une longanimité sans exemple. Elle a attendu pour user de ses droits, pour remplir ses devoirs envers la communauté, jusqu'au dernier moment. Elle n'a pris parti pour aucun des deux ennemis en présence, elle s'est bornée à réclamer le maintien de l'ordre et la remise en exercice d'un service public qu'elle doit à la communauté, qu'elle doit à l'Etat, qu'elle doit au pays, et on lui barre le passage, sans daigner même lui donner la raison de cette révolte.

Il y a là un fait tout-à-fait nouveau dans notre histoire.

Une pareille situation ne peut durer. Il faudra bien que l'on s'explique et que l'on dévoile le mystère.

Les Boers à Madagascar.

Le colonel Tritchard a obtenu la promesse de concessions qu'il sollicitait du gouvernement de la colonie. Le colonel compte amener à Madagascar un certain nombre de familles Boers dont le nombre ira s'accroissant, si les tentatives faites prennent une heureuse tournure.

Les terrains demandés confinent au pays Betsileo.

Les Boers parraîtrait y cultiver à l'élevage, dans lequel ils excellent. Ils pensent également, pouvoir utilement cultiver le maïs et le riz.

La question juive
EN
ROUMANIE.

La note que le secrétaire d'Etat M. Hay a adressée récemment aux Etats signataires du traité de Berlin rappelle l'attention sur la question juive en Roumanie.

Les Roumains craignent de voir leur unité ethnique atteinte par les développements d'un élément qui parle un jargon allemand, qui vise à une culture germanique et qui tend à s'enrichir aux dépens du paysan indigène, moins actif et moins prévoyant. Il en est résulté une législation de défense absolument draconienne et qui réduit à la misère la population israélite; cette dernière, mise dans l'impossibilité de vivre, se livre à un "exode désordonné".

Les Etats-Unis, qui sont le principal refuge de ces émigrants se voient en présence d'un accroissement inattendu du pauperisme dans leurs villes de l'Est. C'est l'argument qu'emploie M. Hay pour justifier l'intervention des Etats-Unis, qui ne sont pas signataires du traité de Berlin, et demander que les clauses de cet acte applicables aux juifs de Roumanie soient respectées. Le secrétaire d'Etat américain invoque, en outre, l'argument humanitaire: il ne veut pas rester, par son silence, complice d'une "injustice et d'une faute internationale".

La chronographie roumaine offre cette particularité commune à tout l'Orient de l'Europe que chaque race est pour ainsi dire un bloc autonome et qu'elle se spécialise dans un certain genre d'occupation. En 1830, il n'y avait que 20,000 juifs en Moldavie; dans cette province, ils forment actuellement presque le tiers des habitants, et dans tout le royaume, de près de 6 millions d'habitants, on en compte près de 300,000, c'est-à-dire 6 0/0 environ de la population. Cet essor extraordinaire date du règlement organique de 1832 qui, établissant un ordre de choses régulier en Roumanie, y détermina un développement subit des intérêts économiques et une transformation importante dans les mœurs et les usages. Or, une classe moyenne en relation avec les divers centres de production et pouvant faire le commerce manquait. Les Juifs de Galicie comprirent tout le parti qu'ils pouvaient tirer de cette situation et envahirent le marché roumain; ils se firent les intermédiaires entre les principautés et le monde économique européen dans lequel allaient entrer la Moldavie et la Valachie. Le courant était créé, l'immigration continua, les Juifs pénétrèrent partout; les Grecs et les Arméniens, qui étaient presque tous marchands ou petits fabricants les virent s'installer auprès d'eux. En peu de temps, le change et la banque devinrent un monopole entre leurs mains; les propriétaires fonciers durent recourir à eux pour tous leurs emprunts. Détenant presque exclusivement le commerce des spiritueux, ils avaient prise sur le paysan.

Vite tout, les Roumains s'aperçurent qu'une grosse question se posait dans leur pays, et dès lors commença une lutte qui reposait bien plus sur une question ethnique et nationale que sur des considérations religieuses.

Le traité de Berlin reconnaissait l'indépendance de la Roumanie sous deux conditions: l'une territoriale, l'autre établissant l'égalité confessionnelle. L'article 44 prescrivait qu'aucune question de religion ne pouvait devenir "un motif d'exclusion ou d'incapacité en ce qui concerne la jouissance de droits civils et politiques", l'admission aux emplois publics, fonctions et honneurs, ou "l'exercice des différentes professions et industries" dans quelque localité que ce soit".

Cet article provoqua dans tout le pays une agitation violente; cette sorte de naturalisation en masse répugnait à l'instinct national. Quant aux puissances pleines du désir de la paix, elles paraissaient, quelques-unes au moins, très disposées à trouver insuffisante l'assurance donnée "qu'on exécuterait plus tard" cette clause du traité de Berlin.

Il ne faut point oublier, en effet, que l'attitude des Etats signataires ne fut point identique. La Russie, la Turquie et l'Autriche-Hongrie accréditèrent leurs ministres à Bucarest sans attendre l'exécution. La Russie, qui n'admettait pas sur son territoire l'égalité confessionnelle, eût été mal venue à protester. La condescendance de l'Autriche s'expliquait par le fait que son traité de commerce assurait les droits de ses nationaux israélites. Quant à la Turquie, elle voyait avec une certaine satisfaction se fortifier dans le pays un élément d'agitation et de difficultés pour l'avenir.

La situation se présentait ainsi; la Roumanie montra une surprenante adresse à tourner les prescriptions du traité, en portant la question sur le terrain de la nationalisation individuelle et, par une distinction subtile, entre la religion et la race. A cet effet, elle proposa de modifier l'article 7 de sa Constitution, interdisant la naturalisation des non chrétiens. Il fut transformé dans ce sens, et ainsi le gouvernement se faisait attribuer la faculté constitutionnelle de concéder aux Israélites les droits civils et politiques.

Mais, par là même, cette faculté établissait que ceux à qui la faveur ne serait pas accordée constituaient officiellement une classe spéciale de sujets roumains privés légalement de certains droits, aucune des dispositions restrictives n'étant abolies, en faveur des non naturalisés. Si donc, la liberté et la pratique extérieure du culte israélite était assurée, l'indigénat était refusé à ceux qui le professaient.

Et, de fait, depuis 1879, alors que les chrétiens non orthodoxes, catholiques comme protestants, jouissaient de la plénitude de leurs droits civils et politiques, les Juifs, qui n'avaient pu obtenir que pour une infime minorité le bénéfice de la naturalisation, se trouvaient sous un régime d'exception particulièrement restrictif. Celui-ci fut, du reste, dans la suite, continuellement aggravé. Comme, en vertu du traité de Berlin, le Parlement roumain ne pouvait point légiférer contre une collectivité religieuse, on élabora une série de lois dites contre les étrangers et uniquement dirigées contre les Juifs; déjà, depuis 1873, tout un arsenal de dispositions législatives ou de circulaires ministérielles avait été forgé, frappant cette race dans son commerce, dans son industrie, dans les professions de ses membres: interdiction de vendre des spiritueux, d'exercer le métier de changeur de monnaies et de marchand commissionnaires; défense d'admission dans les emplois de receveurs de revenus communaux et comme hauts fonctionnaires dans les chemins de fer; limitation du nombre des entrées dans les Compagnies privées de chemins de fer à 40 0/0 du total des ouvriers employés. Quant à l'instruction, une loi du 6 juin 1896 réservait le bénéfice de la gratuité aux seuls Roumains. Les Israélites, pour en bénéficier, devaient acquitter une certaine somme et encore n'y étaient-ils admis que s'il restait de la place. Une loi du 23 mars 1898 complétait de telles dispositions en les excluant des écoles d'instruction secondaire et d'instruction supérieure. Mais la loi qui suscita une vraie crise et détermina l'intervention des Etats-Unis fut celle de mars 1902 interdisant l'emploi des travailleurs étrangers, c'est-à-dire des juifs, dans toute espèce de commerce et de profession. Pour pouvoir exercer un métier quelconque, ils devaient prouver que des droits équivalents étaient accordés aux Roumains dans leur nationalité respective. Par ailleurs, ils étaient exclus de toutes Sociétés ou corporations commerciales et industrielles et ne pouvaient participer à aucune de leurs réunions. De telles prescriptions atteignant le travail même, c'est-à-dire la possibilité de vivre de toute une population, eurent comme effet de provoquer une émigration en masse qui se dirigea surtout vers les Etats-Unis. Telle a été, au dire du gouvernement américain, la raison déterminante de son intervention et de sa courtoise mise en demeure adressée aux puissances d'avoir à remplir leurs engagements.

A vrai dire, elles ne paraissent point apporter une grande hâte à la défense de ce que lord Beaconsfield appelait autrefois ironiquement "les intérêts sentimentaux". Malgré le droit évident qu'elles tiennent du traité de Berlin, elles semblent devoir laisser la Roumanie prendre son temps pour trouver un remède à une situation à laquelle l'humanité commande d'apporter des réformes.

La chasse aux autographes.

Dans le cabinet d'autographes de Mme Gabriel Charavay, un autographe tombe sous nos yeux écrit au rédacteur du "Gaulois": des pattes de mouche illisibles, surchargées de ratures. C'est une proclamation où l'on reconnaît la main du maître—celle de Bonaparte:

Soldats!

Mantoue est sans pain, sans viande, sans fourrages. Wurmser, les débris de l'armée que vous avez détruite à Bormida, à Bassano, à Saint-Georges, à Governolo, sont prêts à tomber en votre pouvoir. La liberté de l'Italie, le bonheur de la France reposent dans votre courage. Un ramassis de fuyards, renforcés par la dernière réserve de l'Empereur, osent encore se présenter devant vous. Ils prétendent vous arracher le fruit de six mois de victoires. Les généraux feront leur devoir: ils vont tous fondre sur l'ennemi; tantôt ils vous mèneront dans une retraite simulée, et n'oublieront rien pour rendre éclatante votre victoire! Mais lorsque le tambour du combat aura battu, et qu'il faudra marcher droit à l'ennemi, la baïonnette en avant et dans ce morne silence garant de la victoire, Soldats! songez à être dignes de vous. Je ne vous dis que deux mots, ils suffisent à des Français: l'Italie, Mantoue! La paix de l'Europe, le bonheur de vos parents seront le résultat de votre courage. Faisons encore une fois ce que nous avons fait si souvent et l'Europe ne nous contestera pas le titre de la plus brave et de la plus puissante nation du monde.

Or, savez-vous ce que vaut l'"autographe" précieux de cette proclamation, qui constitue, d'ailleurs un document des plus précieux?

1,500 francs.

La pièce est datée du quartier général de San Massimo, 21 brumaire an V. Elle est rédigée sur papier avec vignette imprimée de l'armée d'Italie. Comment est-elle venue s'échouer là? C'est un mystère.

Une intéressante communication de M. Beer,
De la Bibliothèque Howard.

Nos lecteurs connaissent M. Beer, l'éminent conservateur de la Bibliothèque Howard, et savent apprécier sa haute valeur. Ils n'ignorent pas non plus l'heureuse révolution qu'il a opérée depuis quelques années dans nos bibliothèques publiques, qu'il a complètement réformées et transfigurées.

C'est un travailleur infatigable, un fureteur adroit et fin, un trouveur heureux, et tout ce qu'il trouve, il cherche à en faire profiter le public. C'est à cette noble passion dont est possédé M. Beer que nous devons une bien intéressante communication dont nous traduisons une partie et dont, avec bonheur, nous faisons part à nos lecteurs.

Par les temps troublés que nous traversons, alors que la guerre est partout dans la sphère industrielle et que les honnêtes gens de tous les pays cherchent à établir partout dans le monde du travail une paix que l'on ne trouve nulle part, nous ne connaissons pas d'œuvres littéraires plus utiles à consulter que celles qui traitent la grave question d'arbitrage dans les cas de grève. De tous les ouvrages publiés récemment sur ce sujet, le plus intéressant à notre avis est le livre publié par Henry D. Lloyd, et intitulé: "A Country Without Strikes"—un pays sans grèves—autant dire un pays qui n'existe guères que dans les imaginations des poètes, et qui n'a cependant rien de fabuleux.

M. H. D. Lloyd y décrit en un style clair et net les résultats bienfaisants du système d'Arbitrage Obligatoire tel qu'il a été établi dans la Nouvelle Zélande en 1894.

Les articles qui traitent ce sujet dans le livre en question se trouvent dans le volume 29, page 513 du Current Literature; Independent, vol. 52, 6, 2188; Outlook, vol. 63, 6, 877.

On trouve aussi des articles de beaucoup de valeur sur l'arbitrage et les Bureaux de conciliation dans le "Dictionnaire d'Economie politique" de Palgrave; ainsi que dans le second volume de "l'Encyclopédie des sciences politiques" de Jevons.

Le meilleure étude à consulter sur cet intéressant sujet se trouve dans le Bulletin 33 du Département du travail publié sous la direction de M. Carroll D. Wright. C'est la meilleure, la plus sûre source de renseignements que l'on puisse trouver aux Etats-Unis quand on veut se livrer à l'étude des différents systèmes de travail qui existent.

A la page 174 commence la description complète de la législation sur le travail établie dans la Nouvelle-Zélande. On y trouve dans tous ses détails avec les amendements adoptés en 1898, la Loi de Conciliation Industrielle et d'Arbitrage, telle qu'elle est en vigueur dans ce pays lointain.

Ce n'est pas tout encore. Voici une liste d'ouvrages à consulter sur ce sujet. Nous la donnons à nos lecteurs sans plus de commentaires. Ses titres seuls en indiquent toute l'importance.

Arbitrage industriel:

The Labor Movement in America, New York, Thos. Crowell & Co., 1886—R. T. Ely.

Profit Sharing between Employer and Employee, Boston et New York, Houghton, Mifflin & Co., 1889—H. P. Gilman.

The State in Relation to Labour, Londres et New York, Macmillan & Co., 1887—W. S. Jevons.

Industrial Arbitration and Conciliation, New York et Londres, G. P. Putnam's Sons, 1894—J. S. Lewell.

Industrial Peace, Londres et New York, Macmillan & Co., 1877, L. L. F. R. Price.

The Wages Question, New York, Henry Holt & Co., 1886, F. A. Walker.

The Social Law of Labor, Boston, Roberts Bros., 1882, W. B. Weeden.

Economics of Industry, Londres et New York, Macmillan & Co., 1892, A. Marshall.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

En dépit des événements qui troublent les habitudes de notre population et détournent les curiosités, du théâtre dans la rue, le drame "Human Hearts" attire toujours la foule au Crescent et fait de belles salles.

La semaine prochaine, complet changement de spectacle; une pièce en rapport avec les besoins du parterre du Crescent, un charmant opéra comique: "A Hot Old Time", dont l'intrigue est amusante et la musique entraînante. "A Hot Old Time" est interprété par une troupe de premier ordre: chanteurs et comédiens de talent; chœur nombreux composé de jolies femmes douées de jolies voix. Une brillante semaine qui se prépare pour le Crescent.

THEATRE AUDUBON.

Aujourd'hui, en matinée, la troupe Baldwin-Melville donne la pièce en vogue actuellement—"A Young Wife", le succès de la saison, à ce théâtre.

Dimanche prochain, en matinée, première représentation à ce théâtre de "Man's Enemy", un excellent drame dans lequel M. Conness s'est déjà fait applaudir brayamment à la Nouvelle-Orléans. Il y aura, cette fois, pour partenaire, Miss Sarah Banks, dont la réputation est solidement assise parmi nous.

GRAND OPERA HOUSE.

Au Grand Opera House Ralph Stuart et son excellente compagnie poursuivent la série de leurs succès dans "Tennessee's Pardner", une des meilleures productions qu'il y ait eu en ce moment sur la scène américaine.

"Tennessee's Pardner" sera suivi de "The Silver King" dans laquelle Ralph Stuart déploie un talent de premier ordre.

THEATRE TULANE.

L'engagement de Miss Amelia Bingham est peut être le plus heureux que le Tulane ait fait depuis bien longtemps. Une beauté rare, et avec cela un talent remarquable.

Voilà ce qui distingue Miss Bingham, bien que les toilettes de cette artiste suffisent pour attirer la foule au Tulane, dont la salle ne désemplit pas depuis une semaine.

La semaine prochaine, "The Liberty Belles".

ST. CHARLES ORPHEUM.

Ce qui a fait jusqu'ici la popularité de l'Orpheum, c'est que l'on est toujours sûr de s'y amuser, grâce à la variété et à la valeur des scènes qui s'y succèdent.

On y applaudit beaucoup, en ce moment, Hickey et Nelson, Barry et Halvers et surtout Miss Madge Fox, la favorite du moment.

VIN MARIANI

Tonique Fameux
Dans le Monde Entier

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES TONIQUES.
TRES AGREABLE AU GOUT.

Tous les Pharmaciens.
Refuser les Substitutions.

On sait que l'Orpheum donne tous les jours une matinée.

L'ESPRIT DES AUTRES

Le fils d'un boursier rencontre son père sur les marches de la Bourse et sollicite de lui quelques louis.

Le père, arrivé à la colonnade, se retourne et solennellement:

—Je ne te connais plus.

—Comment!

—Compte les marches.... Ignores-tu la loi? Au delà du douzième degré, il n'y a plus de parenté. Adieu!

Un ivrogne belliqueux, affalé au pied d'un réverbère, tire, obstinément et sans résultat, sur un bout de cigare:

—Ah ça! fait-il en le retirant brusquement de sa bouche et en le fixant d'un œil terrible, est-ce une affaire que tu cherches?

Buvez la "Sparkling Abita Water" $1.60 la douzaine de bouteille livrée, à domicile.

L'ABEILLE
DE LA
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ...Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15...Un an | $7.75...6 mois | $3.90...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00...Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05...Un an | $2.05...6 mois | $1.25...4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos nouveaux y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS

dans le redoutable tourbillon des affaires, où il avait, à vrai dire, beaucoup moins à apprendre qu'il ne le croyait, son lumineux bon sens lui ayant plus d'une fois permis de lire bien loin au cœur des hommes et des choses.

Suivant les hasards des travaux et la complaisance de leurs destins, Annie l'accompagnerait à New York, au musée Raven-Brace, où ils devaient demeurer, ou bien resterait à La Ferme, auprès de sa sœur qui avait besoin d'elle plus que jamais.

Tant d'épreuves, si bravement supportées, avaient achevé de tremper l'âme de la jeune femme aux dépens de sa vie. Elle était toujours belle, mais désormais incomparablement fragile, et bien des années de repos seraient nécessaires pour refaire de la pauvre Mme d'Albremont, une créature ressemblant à ce qu'avait été Zite Debrode.

C'est dans la grande salle à manger lambrissée de bois sombre que Fleur-de-Rosée entra un matin, à l'heure où elle savait y trouver Harry tout seul.

—Vous m'avez ordonné de venir, maître, dit-elle, je suis venue, ordonnez ce qu'il vous plaira, mais ma vie est triste, triste....

Un sanglot étouffé s'arrêta dans la gorge de la jeune Indienne. Ceux de sa couleur cachent leur souffrance jusqu'au dernier souffle, et savent mourir sans proférer une plainte.

—Tu peux être utile, Marie, dit Harry: tu t'appelleras Marie dorénavant; la petite Fleur-de-Rosée est restée en arrière, bien loin dans la vie, derrière les chutes du Niagara.

Elle approuva de la tête, et regarda par la fenêtre d'où l'on voyait le clocher de l'église avec le cimetière. Une haute croix de fer ouvragé, don de John Bruce, indiquait la tombe récente des deux époux.

—Fleur-de-Rosée est aussi sous l'herbe là-bas, dit-elle, avec les vieux maîtres qui l'ont aimée. Je suis votre humble servante; que me commandez-vous?

—Je me marie demain, dit Harry, non sans un peu de rougeur à ses joues hâlées. J'épouse ma cousine que j'aime, tu le sais.

Fleur-de-Rosée baissa les yeux. Ce mariage n'était pour elle ni une peine ni une joie; c'était un des événements prévus qu'on accepte, ne pouvant les éviter. Et, de plus, Annie était très bonne pour elle.

—La sœur de ma fiancée a eu beaucoup de chagrin, continua Harry, elle s'est mariée, et son mari n'était pas un homme de bien; tu auras soin d'elle. C'est à elle que je te confie ou plutôt je la remets dans tes mains, pour que tu lui fasses oublier son chagrin. Elle a perdu un tout petit enfant, tu ne lui en parleras jamais que si elle t'en parle la première. Tu ne la laisseras pas pleurer; il faut la distraire, et tu lui obéiras comme à moi-même. Ma femme et moi nous voyagerons beaucoup; il faut que ma cousine Zite se sente chez elle ici, et que la maison soit toujours prête à nous recevoir. Nordy et toi vous serez chargés de ce soin.

Elle fit un signe de tête soumis.

— Maître Harry, dit elle, qu'est-ils pensé de moi pendant mon absence?

—Je leur ai annoncé que tu avais été à New York, chez mon oncle. Tu n'es guère parleuse, on ne te questionnera pas sur ce point. Rose ne peut plus travailler.

Voici les clefs de la ménagère.

—Va, et fais pour le mieux.

Elle trembla de la tête aux pieds.

— Vous ne... Vous me.... Vous consentez donc à me regarder encore? fit-elle, enfin, sans lever les yeux.

—Pauvre enfant, dit Harry avec un soupir qui venait du plus profond de son âme, je demande seulement qu'à mon dernier jour la pitié divine m'accorde la moitié de ce que je ressens pour toi!

Fleur de Rosée, sortit muette.

Harry expliqua à Nordy, à Rose et à quelques autres que le spectacle de la tornade avait quelque peu troublé l'esprit de la jeune fille et qu'elle était allée à New York dans l'idée de le revoir plus tôt, pour lui communiquer les tristes nouvelles.

Quelques-uns avaient vu rôder Manoël et ne crurent cette histoire qu'à moitié, mais nul n'osa protester, même dans le tête à tête, et les apparences furent sauvées. Chacun savait qu'avec Harry Saint-Mesmin il ne faisait pas bon plaisanter au sujet des choses sérieuses.

Le mariage des jeunes fiancés fut célébré le lendemain même.

Quoique personne ne dût assister à la cérémonie, sauf les témoins nécessaires et quelques très proches parents de la famille, Zite apporta tous ses soins à faire sa sœur aussi belle que possible dans sa blanche parure d'épousée.

Après l'avoir coiffée, couronnée du petit bouquet de fleurs d'oranger, après avoir attaché son voile, elle s'agenouilla, pour arranger les plis de la traîne.

Cet arrangement durait depuis bien longtemps, car Annie, étonnée de ce délai et du silence qui l'accompagnait, se retourna pour regarder derrière elle.

Affaissée dans les longs plis blancs de la soie, Zite pleurait, dévorant ses pleurs, incapable de les maîtriser, espérant se relever et n'être point entendue, mais ses forces l'avaient trahie. Enroulée sur elle-même, elle semblait vouloir se dissoudre en larmes silencieuses.

—Ma sœur, ma sœur bien-aimée! fit Annie, rejetant son voile en arrière et entourant de ses bras la triste femme, plus que veuve, pour qui ce jour était si cruel.

— Te souviens-tu? murmura Zite, te souviens-tu du bal de Hester Raven? C'est toi qui m'as habillée, pour aller à ma perte, à la honte éternelle.

—Il n'est pas de honte éternelle lorsqu'on a cru suivre le mouvement de son cœur, dit Annie, essayant de la consoler.

—Eh! précisément, fit Zite en se redressant avec une incroyable énergie, c'est que mon cœur n'y était pour rien! Vous pouvez tous, et avec quelle délicatesse! et si vous saviez combien je vous en remercie! vous pouvez faire semblant de croire à une erreur de mon cœur, ou seulement de mon imagination; mais plus vous feignez de me croire victime, plus je me sens coupable; plus le poids écrasant de ma faute pèse sur mes épaules. Pas un atome d'amour dans mon pseudo mariage, pas l'ombre d'un coup de tête. Rien que l'orgueil blessé, me poussant aux pires abîmes. N'essaie pas de me consoler, ma sœur, des fautes et des douleurs comme celles ci n'ont ni excuse, ni consolation. Que de fois ne me le suis je pas dit: entre cette pauvre Fleur de Rosée, — si patiente, humble, résignée, victime de la plus horrible iniquité qui soit sous le ciel, — et moi, se creuse un gouffre. Elle est tout en haut comme une étoile, et moi, misérable, je suis tout au fond, comme une pécheresse. Je me suis mariée pour mal faire, pour affliger ceux que j'aimais, pour humilier Harry dont je m'étais crue aimée, et qui, bien meilleur, bien plus sage, t'aimait toi, mon précieux trésor, le diamant sans prix de notre famille.... Fleur-de-Rosée porte humblement la croix qu'elle n'a pas méritée, alors que moi, l'impitoyable orgueilleuse, j'ai détruit le bonheur des autres avec le mien. L'oncle Bruce aurait pu payer ma méchanceté de sa fortune, car je me suis rappelé depuis, bien des questions que m'a posées mon... mon maître, et sur lesquelles je n'aurais pas dû répondre. Sans le savoir, — oh! certes sans le savoir! — j'ai aidé à la ruine dont Hester Raven l'a sauvé. Cette enfant et moi ne sommes pas plus mariées l'une que l'autre; mais elle peut lever la tête, elle est vierge martyre tandis que moi douloureuse épave sans nom et sans famille....

—Zite, fit doucement Annie, en posant la main de sa sœur sur le bouquet virginal de son corsage.

—Oui, c'est vrai! Cela seul me réhabilite à mes propres yeux et me donne le courage de vivre. Harry sera heureux par toi, et moi je n'aurais pu qu'en faire un malheureux, pareil à moi..... C'est par l'énormité de mon orgueil qu'il a appris à connaître la grandeur de ton tranquille dévouement....

—Zite, ne te fâche pas, dit doucement la sœur cadette, mais je crois que c'était inévitable. Si tu avais épousé Harry, j'aurais vécu avec vous pour élever vos enfants....

—Et tenir ma maison? fit amèrement l'aînée. Et voilà précisément le côté odieux de mon caractère; j'aurais été jalouse et je ne t'aurais pas gardée auprès de nous.

—Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! s'écria Annie, en cachant sur sa poitrine virginale le beau visage enfiévré de sa sœur.

—Si c'est vrai! mais, maintenant, tu peux me pardonner; l'ancienne Zite n'existe plus; la nouvelle trouvera moyen de se rendre utile. Il ne manque pas d'infortunés à secourir.

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR; GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHEE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Avez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et ne n'en prendre aucun autre.

Vingt-cinq Cents la Bouteille.